André Tiran
Université de Lyon
UMR CNRS TRIANGLE

PIETRO VERRI ET JEAN BAPTISTE SAY : UNE FILIATION MECONNUE

INTRODUCTION

J.A. Schumpeter dans son Histoire de l'Analyse Economique présente Say comme le continuateur de Turgot et de Cantillon. Il ajoute que Turgot et Cantillon sont ceux qui ont probablement le plus marqué l'analyse de J.B. Say [1]. Si cette appréciation ne nous paraît pas discutable en termes de filiation, l'influence que Schumpeter attribue à Turgot et à Cantillon doit être nuancée au profit du Comte Pietro Verri qui est sans doute celui qui a le plus influencé la vision de J.B. Say[2]. Pour être tout à fait juste, il faut préciser que Schumpeter cite Verri dans la chaîne qui conduit de Galiani à Walras en passant par Say[3].

Nous voulons tenter de déterminer quelle influence la lecture de Verri a pu exercer sur Say ? .Faut-il limiter celle-ci à ce que Say lui-même indique dans une note du Traité à propos du commerce (note sur laquelle nous reviendrons plus loin) ou bien faut-il donner une place toute autre et bien plus fondamentale dans la constitution de la vision de J.B. Say ? Si celle-ci n'a pas été relevée jusqu'ici, cela tient peut-être à une indifférence vis-à-vis des auteurs italiens qui, exception faite de quelques auteurs

---

[1]Il est vrai également que J.A.S à propos de la théorie de la valeur-utilité écrit : "*Même après 1776, cette théorie prévalut sur le Continent et il y a une ligne continue de développement de Galiani à J.B.Say : Quesnay, Beccaria ,Turgot, Verri, Condillac et bien d'autres de moindre renom contribuèrent à la fonder de plus en plus solidement.*"Histoire de l'Analyse Economique ",vol.I,p 421-22. et vol.II, p 16O.

[2]Nous utilisons ce terme dans le sens que lui donne Schumpeter dans son *Histoire de l'Analyse Economique* ,comme vision fondamentale et créatrice

[3]J.A.SCHUMPETER "*Histoire de l'Analyse économique*", vol II, p 159 "*L'oeuvre de Say a des origines purement françaises si nous considérons Cantillon comme un économiste français. C'est la tradition Cantillon - Turgot qu'il continue et à partir de laquelle il aurait pu développer quoiqu'il ait pu faire en réalité tous les traits principaux de son analyse, y compris d'ailleurs son schéma systématique et son entrepreneur. Le plus important de ces éléments est en vérité sa contribution à l'économie analytique et sa conception de l'équilibre économique bien qu'elle soit formulée de façon vague et imparfaite. L'oeuvre de Say est le maillon le plus important de la chaîne qui nous conduit de Cantillon et Turgot à Walras.* ".C'est précisément cette présentation de J.A.Schumpeter qui nous semble devoir être remise en cause en particulier les "*origines purement françaises*".

comme Beccaria et Galiani, sont rarement ou pas cités par les économistes spécialistes de l'histoire de la pensée en France mais aussi ailleurs.

Thomas Guggenheim dans son analyse des théories monétaires préclassiques indique que faute d'une connaissance de la langue suffisante il n'abordera pas les auteurs italiens l'étude reste à faire[1]. Or Verri est avec Turgot l'économiste le plus important qui précède Adam Smith au XVIII°siècle en Italie.C'est du moins le jugement que porte J.A. Schumpeter[2]

Relevons par exemple que la dernière édition de l'Encyclopaedia Universalis ne consacre pas une ligne à cet auteur, pas plus que la précédente qui ne le cite que dans l'article sur Beccaria. J.B. Say est une exception comme économiste français connaisseur des auteurs italiens. Dans la première édition du Traité Verri est un des rares avec Smith envers lequel J.B. Say se reconnaisse une dette. Il affirme cette reconnaissance dans le chapitre qui précède celui sur la loi des débouchés et qui traire du commerce.

Il écrit : « *Toutes les denrées ne viennent pas indifféremment partout, de là l'utilité du commerce. En effet ce n'est point l'échange qui produit, qui augmente la richesse, c'est l'accroissement de valeur donnée par un produit par le transport d'un lieu à un autre.* " En note J.B. Say précise *:* " *Le Comte Verri est à ma connaissance le premier qui ait dit en quoi consistait le principe et le fondement du commerce. Jusqu'à lui et depuis, on a sans cesse répété que le commerce était un échange de l'excédent de denrées dont chaque peuple pouvait disposer. On a pris le moyen pour le principe. Le Comte de Verri a dit en 1772 :* " *Le commerce n'est réellement autre chose que le transport des marchandises d'un lieu à un autre.* "[3]

C'est dans ces termes que J.B. Say se rattache à Verri dans un chapitre 21 qui traite des "*Différentes manières de faire du commerce*". Dans son Histoire Abrégée de la Pensée Economique[4], la seule existante avec celle de MC.Culloch qui viendra bien plus tard, il écrit : " *Telle est l'idée mise en avant par Verri que l'utilité qui résulte du commerce, consiste dans le simple transport, dans la façon qui place le produit sous la main du consommateur ; mais cette idée sans développement, sans, liaison avec le système entier de la production n'est devenue une partie de la science que dans les mains de ses successeurs. Verri est un des esprits les plus judicieux qui aient écrit sur l'économie politique.Il voyait mieux le fond des choses que les économistes,.Beccaria et lui étaient compatriotes et amis;*[5]

---

[1]Thomas Guggenheim, *Les théories monétaires pré-classiques*, Genève, Librairie Droz, 1978

[2]J.A.Schumpeter, "*Histoire de l'analyse Economique*",vol.I,p 253-54"*Le Comte Pietro Verri (1728-1797), qui était un agent de l'administration autrichienne de Milan-et non pas un enseignant- doit être inclus dans toute la liste des plus grands économistes*".

[3] J.B. Say, *Traité d'Economie Politique,* 1ère édition, Paris, p. 147.

[4]J.B.Say *Cours Complet, 1° édition*,

[5]J.B.Say, *Cours Complet d'Economie Politique,* 1° édition ,*Histoire abrégée*, p 395.En note J.B.Say ajoute : On peut en dire autant de l'observation suivante du même auteur : "*L'argent lui-même est une*

S'il est un des rares, sinon le seul de son époque à lire et à citer les Italiens, il le doit en partie à l'éducation que son père lui a fait donner lorsque la famille habitait à Lyon. À ce moment-là le père de J.B. Say, protestant calviniste, pour soustraire ses enfants à l'influence de l'église catholique, avait placé J.B. Say et son frère dans une école tenue par deux prêtres Italiens. J.B. Say a gardé de cette période un assez bon souvenir qu'il relate dans ses Mémoires inachevés[1]. Sur le plan de sa formation, il a acquis à ce moment-là une bonne connaissance de l'italien.

Dans le discours préliminaire de la cinquième édition du traité, J.B. Say souligne très fortement l'importance des économistes italiens. Il écrit : " *Le Comte de Verri compatriote et ami de Beccaria, et digne de l'être, à la fois grand administrateur et bon écrivain, dans ses* Meditazioni sull'economia politica*, publiées en 1771, s'est approché plus que personne avant Smith, des véritables lois qui dirigent la production et la consommation des richesses* " [2]

Plus loin pour situer l'apport des économistes avant Smith il écrit : "*Avant Smith, on avait avancé plusieurs fois des principes très vrais (2). Quesnay, dans l'Encyclopédie, article grain, avait dit que " les denrées qui peuvent se vendre doivent toujours être regardées indifféremment comme richesses pécuniaires, et comme richesse réelle, dont les sujets peuvent user comme il leur convient). Voilà la valeur échangeable de Smith. Verri avait dit (chapitre 3) que la reproduction n'était autre chose qu'une reproduction de valeurs, et que la valeur des choses était la richesse. Galiani, ainsi que nous l'avons vu plus haut, avait dit que le travail était la source de toute valeur ; mais Smith s'est rendu propres ces idées en les liant, comme on voit, à tous les autres phénomènes et en les prouvant par leurs conséquences mêmes.*[3]

En reprenant les passages où JB .Say cite Le Comte Pietro Verri on peut émettre l'hypothèse qu'il donne les points sur lesquels il se reconnaît une dette à son égard. Contentons nous pour le moment de les noter pour y revenir ensuite afin d'en évaluer la véritable portée. Il y a tout d'abord cette note qui figure dans toutes les éditions du Traité concernant la définition du commerce comme le transport d'un produit d'un lieu à un autre cette définition peut nous paraître banale voire triviale mais l'on peut penser que si J.B. Say la souligne dés le début du Traité et au cours des 5 éditions c'est qu'il lui accorde une certaine importance. La question pour nous est donc de savoir quel est l'enjeu de cette distinction ? S'agit-il simplement de prouver que le commerce est aussi une activité productive et non parasitaire, ce qui serait quelque chose mais sans

---

chose, un métal, dont la valeur est représentée par tout ce qu'on donne en échange pour l'avoir.La propriété de représenter la valeur, est commune à toutes les marchandises. Cette définition ne convient donc, pas exclusivement à l'argent."Méditazioni sulla economia politica.

[1] *Manuscrits,* carton A, Bibliothèque Nationale.

[2] *TEP, Cinquième édition,* p. lvj. Il écrit ailleurs dans cette même partie : "*dés le 16° siècle, Botero s'était occupé à chercher les véritables sources de la prospérité publique. En 1613 Antonio Serra fit un traité dans lequel il avait signalé le pouvoir productif de l'industrie* "p xlj.

[3] TEP, 5ème, p. lxj.

très grande conséquence, ou bien faut-il y voir un enjeu plus important par rapport à l'ensemble de la construction théorique de J.B. Say et mettre ainsi à jour une complexité de l'ensemble qui est masquée par la forme du discours adopté par Say ?

J.B. Say va plus loin encore dans la cinquième édition du Traité quand il écrit que Verri est celui qui s'est le plus approché, avant Smith, des véritables lois qui dirigent la production et la consommation des richesses (voir supra).Toujours dans cette même édition et dans les préliminaires Say situe l'apport de Verri comme le maillon de la chaîne qui de Quesnay conduit à Smith. Il précise que c'est Verri qui dit que la reproduction n'était autre chose qu'une reproduction de valeur et que la valeur était la richesse Smith opère le lien entre ces idées là.C'est le mérite que Say lui reconnaît

A ce point de notre analyse si l'importance pour Say de Verri est indiscutable, il l'associe à Quesnay et à Smith ,il nous reste à confronter les textes de Say et ceux de Verri non pas pour chercher à mettre Say en défaut mais pour mettre en évidence comment les écrits de Verri ont pu influencer ceux de Say et ce que cela peut nous apprendre aujourd'hui dans notre façon de lire ou de ne plus lire Say.

MONNAIE ET VALEURCHEZ VERRI ET J.B. SAY.

La valeur

Pietro Verri aborde le problème de la valeur par rapport à la question de la détermination des prix. Quels sont les éléments qui déterminent le prix ?: A cette question il répond que "*la seule utilité ne suffit pas à constituer le prix*"[1] car l'air, l'eau et la lumière du soleil n'ont aucun prix et ont pourtant une utilité qui dépasse toutes les autres. Dans la mesure où l'on peut obtenir une chose gratuitement, comme l'eau, l'air ou le soleil il est clair que la seule utilité ne suffira pas à constituer le prix d'une chose.

Mais la rareté ne suffit pas plus à elle seule à donner un prix à un produit quelconque. Et à l'appui de cette seconde affirmation, plus surprenante, Verri donne un exemple curieux : "*Une médaille ,un camée antique, une curiosité d'histoire naturelle et tous les objets semblables, bien qu'ils soient très rares et de grande valeur pour certains,ou curieux ou amateurs, ne vaudraient sur le marché qu'un faible prix ou pas de prix du tout* "[2]

Pour Verri la rareté et l'utilité ne suffisent pas pour former le prix.Il ne semble pas s'intéresser à une problématique de la valeur dissociée du prix . il semble qu'il y ait ,pour lui, identité entre prix et valeur.Le prix "*est formé par deux principes réunis, besoin et rareté*. "[3]Il justifie le remplacement de la notion de 'utilité par celle de besoin parcelle : dans la mesure où l'on parle de marché, c'est à dire de la permutation d'une chose avec une autre, par le mot de besoin, l'on ne veut pas donner un

---

[1]P.Verri, *Meditazioni sulla economia politica*, p 35
[2]P.Verri, *Méditazioni sulla economia politica*, p 36
[3]P.Verri ,*Méditazioni sulla économia politica,* p 37

synonyme de désir, "*mais l'on entend uniquement la préférence que l'on donne à la marchandise que l'on recherche en comparaison de la marchandise que l'on veut céder*"[1].

. Donc besoin signifiera "l'*excès de l'estime que l'on fait de la marchandise que l'on désire, en comparaison de celle que l'on veut céder*"[2]. On voit que nous sommes très proche d'une définition de l'utilité marginale. Dans une note de bas de page Verri revient sur la signification qu'il donne au concept de besoin. Lorsqu'il y a transaction l'estime que l'on fait est identique de part et d'autre. Le besoin qui entre dans la formation du prix du produit est un vrai désir mais l'évaluation de ce besoin n'est pas l'intensité du désir particulier de celui qui recherche telle marchandise particulière mais la plus ou moins grande recherche de la plus grande partie des échangistes, ce qui va se mesurer par l'utilité commune. De là il découle que "*le prix sera en raison du besoin commun et de la rareté*"[3]

Verri raisonne sur ce que nous appellerions aujourd'hui des prix de marché et qu'il nomme prix commun (*prezzo commune*) mais celui-ci il le définit comme "le prix adapté" ,ce qui semble proche ici de la notion de prix d'équilibre, celui qui ne lèse aucune des parties.

Comparée à cette analyse le point de vue de Say paraît très éloigné et singulièrement plus proche de celui de Turgot par exemple. En fait J.B Say reprend pour définir la valeur la seule base de l'utilité mais sans faire de référence à la rareté ,il fait référence le plus souvent aux lois de formation de l'offre et de la demande. Si l'on reprend la définition; qu'il donne dans l'épitômé de la cinquième édition on retrouve une définition proche de celle de Verri du prix comme prix de marché et l'absence de véritable distinction entre prix naturel et prix de marché :"*Le prix courant est celui auquel, en, chaque lieu, une chose trouve des acquéreurs.*" et lorsqu'il introduit la notion de prix originaire c'est plutôt le prix du produit en terme de coût de production c'est à dire la limite en dessous de laquelle il ne saurait être vendu en permanence ou pour une longue durée.On peut relever que la formulation de Say est souvent moins rigoureuse que celle de Verri et qu'il semble souvent faire des concessions à Smith ou chevaucher deux conceptions différentes.

Mais Say place son accent de façon différente sur la question de la production "*C'est ainsi qu'il faut entendre le mot production en économie politique, et dans tout le cours de cet ouvrage. La production n'est point une création de matière, mais une création d'utilité*"[4]En fait c'est là qu'il se démarque de Verri et qu'il lui emprunte son idée de la présentation de l'activité économique comme une permutation de produits donc dans laquelle; la question de l'équilibre devient essentielle. Mais chez Verri la production et la question centrale des services productifs est absente. C'est bien un

---

[1]P.Verri , *Méditazioni sulla économia politica*, p 37.
[2]P.Verri , *Méditazioni sulla économia politica* , p 37
[3]P.Verri, *Méditazioni sulla économia Politica*, p ,38
[4]J.B.Say; *TEP* 5° édition vol I, p 7

apport original de Say que de combiner l'approche en terme d'équilibre de Verri et d'essayer de la combiner avec celle de la production. La notion de valeur utilité lui permet d'unifier l'ensemble et de se représenter la production comme une immense circulation de produits. Seul peut-on dire les formulations assez comunes et maladroites et peu algébrique ont occulté ce que la construction de Say pouvait avoir d'original. Il est comme le dit Schumpeter largement responsable de ce que la lecture que l'on a fait de son oeuvre l'a abaissé au rang de vulgarisateur de Smith ceux qui le suivront ,Bastiat et Dunoyer lui porteront un grand tort dans la présentation qu'ils donneront de son oeuvre.

Il y a cependant une autre différence qui doit être notée ici et qui est affaire de génération.Pour Verri l'économie politique est l'affaire du conseiller du Prince et ses *Méditations* contiennent deux chapîtres qui concluent son oeuvre majeure sur *ce que doit être un ministre de l'économie* et *ce que doit être un ministre des finances* [1] Say s'adresse lui à ce qu'il appelle le peuple qui est constitué par *la classe mitoyenne* celle des cadres de l'industrie, du commerce, de l'administration.Cependant ils partageaient sans doute l'un et l'autre cette maxime "L'*erreur seule, les opinions enchaînent les hommes et conduisent toutes les nations à la misérable stérilité*"[2]

La monnaie.

Dans le chapître 2 de ses "*Meditazioni sull'economia politica*" Pietro Verri définit la place de la monnaie par rapport au commerce : " *De la monnaie, et comment elle augmente le commerce. Afin que s'établisse un échange commercial stable et réciproque entre homme et homme, et encore plus entre Etat et Etat, il était donc nécessaire que l'on trouve d'abord le moyen d'avoir une idée universelle de la valeur, et que l'on trouve une marchandise incorruptible, divisible, acceptée par tous et toujours, facile à conserver, et à transporter, apte en somme à être échangée contre n'importe quelle autre marchandise.*

Avant l'invention de la monnaie il n'était donc pas physiquement possible qu'un échange stable et réciproque existe entre les hommes, et entre les peuples. Parmi les nombreuses définitions, qu'il m'est arrivé de lire, portant sur la monnaie, je n'en ai trouvé aucune qui me paraisse correspondre exactement aux caractéristiques de la monnaie. "[3]

---

[1]P.Verri, *Méditazioni sulla economia politica*, p 330-33.

[2]P.Verri, *Méditazioni sulla économia politica, p357.*"*L'errore solo, le opinioni incatenano gli uomini e guidano le intiere nazioni alla squallida sterilità*"

[3]Verri, Pietro,(conte), " *Meditazioni sull'economia politica* ", in " Opere filosofiche del conte Pietro Verri, Parigi, MDCCL XXXIV, presso C.L. Molini, rue Mignon," *Del denaro, e come accresca il commercio.*

Accioché s'introducesse una stabile e reciproca comunicazione di commercio fra uomo e uomo, e molto più fra Stato e Stato era necessario adunque che primieramente si ritrovasse il mezzo per avere una idea universale del valore, e si ritrovasse una merce incorrutibile, divisibile, accettata sempre da

Ici Verri en dehors de caractéristiques classiques de la monnaie bien connue de divisibilité, inaltérabilité, grande valeur sous un faible volume met l'accent sur le fait que l'existence de la monnaie permet d'avoir une idée générale de la valeur et surtout d'établir un échange régulier.

Nous allons voir maintenant que J.B. Say aborde dans des termes semblables le statut de la marchandise-monnaie bien qu'il y apporte des développements plus conséquents :

Dans le chapître 22 à propos des débouchés il écrit : " *La monnaie sert dans cette opération à peu près de la même manière que les affiches et les feuilles d'avis qui, dans une grande ville, opèrent le rapprochement des gens qui sont dans le cas de faire des affaires ensemble.*"

Dans le chapître 1 du livre second il écrit : "*S'il existe dans la société une marchandise qui soit recherchée non seulement à cause des services qu'on en peut tirer, mais à cause de la facilité qu'on trouve à l'échanger contre tous les produits nécessaires à la consommation, c'est celle-là dont se munira notre coutelier lorsqu'il voudra se procurer du pain. Cette marchandise est la monnaie.* "[1]

On retrouve chez Say comme chez Verri une démarche identique. Les caractéristiques que Say énonce à propos de la marchandise-monnaie se retrouvent telles quelles bien que de façon plus concise chez Verri.La monnaie est *la marchandise universelle* : *c'est à dire cette marchandise qui du fait de son acceptation universelle,* de son faible volume qui en rend le transport facile, du fait de sa divisibilité et de son inaltérabilité *est universellement reçue en échange de n'importe quelle marchandise particulière*.En considérant la monnaie sous cet aspect pour Verri elle est définie de façon telle que *l'on en a une idée qui n'appartient qu'à elle, et qui en montre exactement tous les usages*. Il en donne ensuite la définition logique par genre et différence comme le voulait les scolastiques : *le genre est* ***marchandise,*** *le spécifique est* ***universel****. Les contrats d'achats et de vente deviennent de simples constats de permutation et sont facilement compris.* [2]

---

ognuno, facile a custodirsi, e a trasportarsi, atta insomma a potersi cedere in contraccambio di ogni altra merce. Prima dell'invenzione del denaro non era perciò fisicamente fattibile che s'introducesse una reciproca e stabile comunicazione fra uomo e uomo, fra popolo e popolo. Fra le molte definizioni, che mi è accadutto di leggere, date al denaro, non ne ho trovata alcuna la quale mi sembri corrispondere esattamente all' indole di esso.

[1] TEP, 1ère édition, p. 152 et 416.

[2] Verri, op. cit. p. 186.*il danaro è la merce universale, cioè a dire, è quella merce la quale per la universale sua accettazione, per il poco volume che ne rende facile il trasporto, per la commoda divisibilità, e per la incorrutibilità sua è universalmente ricevuta in iscambio di ogni merce. Mi pare che riguardando il danaro sotto di questo aspetto venga definito in modo che se ne ha un'idea propria a lui solo, che esattamente ce ne dimostra tutti gli ufficci.Questa mi pare la definizione logica per genere e differenza, quale scolasticamente si vuole : l'attributo generico é merce, lo specifico universale I contratti di compra e vendita ritornano al semplice stato di permutatzione ed a piu facile*

On retrouve ici l'approche de J.B. Say quand il insiste sur l'échangeabilité générale que doit posséder la marchandise choisie comme monnaie. Verri parle de *marchandise universelle* pour désigner la monnaie, le terme même sera repris plusieurs fois par J.B. Say. Cependant on peut souligner que Say place l'accent très fortement sur l'aspect consensuel du choix de la marchandise monnaie échappant ainsi à l'emprise du politique.

Cependant le principe organisateur, la cohérence d'ensemble se trouvent en grande partie chez Verri. Les marchandises s'échangent contre des marchandises, la monnaie ne représente pas la totalité de la richesse sociale. Une fois éliminée la fausse identification entre richesse et monnaie, l'analyse est simplifiée. La production se ramène à un échange généralisé. Il y a bien chez J.B.Say une construction originale avec, comme chez tous les auteurs, des emprunts divers. Mais le fil conducteur de l'échange et du statut de la monnaie nous paraît être sur la base de l'analyse des textes beaucoup plus chez Verri que chez Turgot. [1] Mais ce n'est pas chez Turgot que Say emprunte une bonne partie de sa vision générale du rôle de la monnaie comme agent de permutation des différentes marchandises ni l'idée de marchandise universelle.Certes on retrouve beaucoup de formulations très proches entre celles de Say et de Turgot mais au moins autant pour Verri. On doit considérer par ailleurs qu'une bonne partie de l'analyse de Turgot et De Verri, qui écrivent à la même époque et qui sont confrontés aux mêmes types de problèmes, sont issues des scolastiques qui ont réalisé le travail préalable d'analyse sans lequel l'émancipation de l'économique du politique deviendrait très difficilement pensable.

Pou Say comme on le sait tout en y ayant sans doute trop insisté c'est l'activité de production qui est déterminante qui doit d'abord être prise en compte pour éclairer tout le reste.Ainsi il situe le travail de la matière de la production non pas comme une pure création mais pour lui : " *On ne crée pas des objets : la masse des matières dont se compose le monde, ne saurait augmenter ni diminuer. Tout ce que nous pouvons faire, c'est de reproduire ces matières sous une autre forme qui les rende plus propres à un usage quelconque qu'elles n'avaient pas, ou seulement qui augmente l'utilité qu'elles pouvaient avoir. Alors il y a création non pas de matière, mais d'utilité, et comme cette utilité leur donne de la valeur, il y a production de richesses*[2] Ce que Verri avait dit de façon plus lapidaire : *Tous les phénomènes de l'univers, qu'ils soient*

---

intelligenza" ".

[1]Il est cependant vrai que l'on peut plaider avec beaucoup de bons arguments une continuité pus forte entre Say et Turgot sur la question de la monnaie.Cette continuité J.B.Say lui même la revendique il écrit : Turgot développa la théori de la monnaie et cette vérité neuve alors que la monnaie ne remplis pas son office en vertu de l'autorité du gouvernement, qu'elle n'est pas plus un signe représentatif que la marchandise qu'elle achète ; il distingua fort bien la somme des monnaies de celle des capitaux et ses principes sur ce qu'on appelle mal à propos l'intérêt de l'argent sont excellents "Cours Complet 1° édition, p384-385.

[2]Say, *TEP 5*° édition, p 6

le résultat de la main de l'homme, ou bien des lois universelles de la physique, ne traduisent pas une création actuelle, mais uniquement une modification de la matière.".[1] Par ailleurs Verri a développé une analyse en opposition avec celle des physiocrates où il défend très vigoureusement le rôle productif de l'industrie, des manufactures, à côté de l'agriculture. Il développe très clairement sa position contre celle de la "secte des économistes ".Sur ce terrain là Say et Verri ne pouvait que s'accorder

MONNAIE ET VALEUR

L'introduction de la monnaie se traduit par une modification dans la langue. Verri écrit : *Avant l'invention de la monnaie on ne pouvait pas avoir l'idée de vendeur et d'acheteur, mais seulement d'offreur et d'adhèrent à l'échange. Après l'introduction de la monnaie celui qui cherche à échanger la marchandise universelle contre une autre marchandise a été appelé acheteur, et celui qui cherche à échanger une chose quelconque contre la marchandise universelle s'appelle le vendeur*.[2]

Ce que Say reprend à sa manière en écrivant : " *L'échange d'un produit quelconque contre la marchandise-monnaie se répète plus souvent que toute autre et lui a donné un nom particulier. Recevoir de la monnaie en échange, c'est vendre et en donner c'est acheter*". [3]

Pour Say comme pour Verri, la marchandise-monnaie n'est pas mesure des valeurs. Pour Verri pour faire exactement le calcul de valeur entre deux sociétés sans communication du fait de leur éloignement géographique, ou de leur éloignement dans le temps, *il conviendrait de disposer d'une troisième quantité inaltérable à laquelle on puisse les comparer comme l'extension inaltérable du bras et la gravité constante des anches transportées et comparées donneront le moyen pour calculer les vrais rapports entre deux hauteurs ou deux poids éloignés ; mais cette quantité inaltérable pour comparer les valeurs n'existe pas et il est impossible qu'elle existe* ; parceque l*a monnaie elle-même bien qu'elle soit marchandise universelle*,[4] est tantôt

---

[1]Verri Pietro, Méditazioni, p 190: "*Tutti i fenomeni dell'universo, siano essi prodotti dalla mano dell'uomo, ovvero dalle universale leggi della fisica, non ci danno idea di attuale creazione, ma unicamente di una modificazione della materia*" .

[2]Verri, op. cit. p. 195. " *Prima dell' invenzione del denaro non potevano aversi le idee di compratore e di venditore, ma soltanto di proponente, e di aderente al cambio. Dopo l'introduzione del denaro ebbe il nome di compratore colui che cerca di cambiare la merce universale con un altra merce, e colui che cerca di cambiare una cosa qualunque colla merce universale si chiama venditore*. "

[3] *TEP*, 1ère édition, p. 42O.

[4]*Verri P ,op. cit*., p 262 *Per fare esattamente il calcolo del valore fra due società incomunicanti per distanza di luogo, o di tempo, converebbe avere una terza quantità inalterabile a cui paragonarli come le inalterabili estensione del braccio e la gravità costante delle ancia tarsportate e paragonate daranno il mezzo per calcolare i veri rapporti fra due altezze o due pesi distanti ; ma questa quantità inalterabile per paragonare i valori no vi é, ne é possibile che vi sia ; perché il denaro istesso, sebbene*

de valeur plus haute tantôt plus basse, et par conséquent incapable de servir de mesure.

Dans l'analyse de la monnaie, Verri considère celle-ci comme une marchandise identique aux autres sans caractéristiques spéciales. Il refuse de voir dans la monnaie la représentation de la valeur ou le moyen de paiement exclusif. Il écrit : ".*Certains voient dans la monnaie la représentation de la valeur des choses, mais la monnaie n'est pas une chose, c'est un métal, dont la valeur est également représentée par ce que l'on donne en échange de celui-ci ; et cette propriété de représenter la valeur est commune à toutes les autres marchandises qui font l'objet d'un échange. D'autres considèrent la monnaie comme un gage (créance), et un moyen pour obtenir les marchandises, mais sous cet aspect également les marchandises sont elles-mêmes un gage et un moyen pour obtenir d'autres marchandises. D'autres définissent la monnaie comme la commune mesure des choses et ainsi ils oublient que la monnaie a une valeur et qu'elle est une matière première de beaucoup de produits manufacturés.*[1]

J.B. Say reprend la même argumentation. Il écrit : " *En premier lieu ce n'est pas la quantité d'argent qui peut être la mesure d'une valeur, c'est sa valeur. Il y a de l'analogie, de la ressemblance entre la valeur d'une chose et celle d'une autre ; mais il n'y en a aucune entre le poids ou la longueur d'une chose et la valeur d'une autre.*"[2]

Ce que l'on retrouve tout-à-fait chez Verri qui considère que la valeur d'une chose ne peut être mesurée que par la valeur d'une autre et qu'il ne s'agit pas là d'une

---

sia merce universale, é ora di maggiore ora di valore minore, e perciò incapace de servire di misura.

[1]*Verri, P., op. cit*. p. 185.*Alcuni ravvisano nel denaro la rappresentazione del valore delle cose, ma il denaro non é cosa, é un metallo, di cui il valore é ugualmente rappresentato da quanto si dà in contraccambio di esso ; e questa proprietà di rappresentare il valore é come a tutte le altre merci generalmente contratte. Altri ravvisano il denaro come un pegno, e mezzo per ottenere le merci, ma sotto di questo aspetto ugualmente pure le merci sono un pegno e mezzo per ottenere il denaro e ognni merce é pegno e mezzo per ottenere un altra merce A ltri definiscono il denaro la comuna misura delle cose, ed con ciò dimenticano che il denaro ha un valore ed é materia prima di molte manifatture.(p 186)e qualunque cosa abbia il valore misura parimente ed é misurata da ogni altra cosa di valore. Queste definizioni dunque non competono privatamente al denaro, o non ne comprendono tutte le qualità. L'errore si é communemente adottato perché si é voluto considerare il denaro per qualche cosa di piu che il semplice metallo. Il denaro ha un impronto, ma non riceve valore dall'impronto. Il denaro é la merce universale cioé a dire, é quella merce la quale per la universale sua accettazione, per il poco volume che ne rende facile il trasporto, per la comodVa divisibilità, e per la incorrutibilità sua é universalmente ricevuta in iscambio di ogni merce.*

[2] *Say, TEP,* 1ère édition, p. 472. Il écrit plus loin, p; 478, " *Le métal précieux, qu'il soit monnayé ou non n'est donc qu'une marchandise dont la valeur est arbitraire et se règle à chaque marché qu'on fait, par un accord entre le vendeur et l'acheteur,il ne peut par conséquent remplir l'office d'une mesure dont le premier caractère est d'être invariable.*

propriété exclusive de la monnaie. Si une telle erreur a été commise c'est selon Verri parce que l'on a voulu considérer la monnaie comme quelque chose de plus que le simple métal. Les contrats d'achat et de vente redeviennent de simples constats de permutation et de ce fait plus aisément intelligibles.

La théorie de la monnaie devient très simple puisque pour être marchandise universelle il faut qu'elle soit acceptée au dedans comme au dehors pour la même valeur, et par conséquent toute taxation au-delà; de la valeur du métal est vicieuse ; et donc la dépense de la frappe émane du fond même d'où émanent les poids publics de la souveraineté par conséquent la préférence de l'argent par rapport au cuivre en dérive, et de l'or sur l'argent, étant plus universel et plus facile à transporter et à garder ce dernier qui sous un plus faible volume comprend une valeur égale.d*és lors que l'idée de la monnaie est introduite dans une nation, l'idée de la valeur commence à devenir plus uniforme, parce que chacun la mesure avec la marchandise universelle.(...)Avec l'introduction de la marchandise universelle les sociétés se rapprochent, elles se connaissent, elles communiquent entre elles, tout cela fait que le genre humain est clairement débiteur de l'invention de la monnaie, beaucoup plus que l'on a pu le penser de la culture, de toute cette organisation artificielle des besoins et de l'industrie, dont les sociétés isolées et sauvages et grossières sont si éloignées.*[1]

De la même façon la relation entre prix et monnaie est posée chez Verri comme chez J.B. Say. Il écrit : " *Parmi les choses qui peuvent être données en échange de celles qu'on veut acquérir, se trouve la monnaie. La quantité de monnaie que l'on consent à donner pour obtenir une chose, se nomme son prix* ."[2] Verri écrit lui " *Il prezzo, esattamente parlando, significa la quantita di una cosa che si da per averne un altra (...) Presso di noi, che abbiam l'uso della merce universale, la parola prezzo significa la quantita della merce universale che si da per un altra merce.* "[3]

---

[1]Verri,Méditazioni, p 186,:*I contratti di compra e vendita ritornano al semplice stato di permutazione ed a piu facile intelligenza. La teoria del denaro diventa semplicissimaa spesa del conio emane dal fondo istesso da cui i publici pesi della sovranità.quindi o valore ; e quindi é viziosa ogni arbitraria tassazione oltre il metallo ; e quindi lfinalemente ne deriva la preferenza chz merita l'argento sul rame, e l'oro sull'argento, essendo piu universale e piu facile trasportare e custodirsi quel denaro che sotto minor volume comprende valor uguale...Introdotta che sia l'idea del denaro in una nazione, l'idea del valore comincia a diventare piu uniforme, perché ciascuno la misura colla merce universale.(...)Colla introduzione della merce universale si accostano le società, si conoscono, si comunicano vicendevolmente, dal che chiaramente si vede essere il genere umano debitore all'invenzione del denaro, piu assai che fosse non si é creduto della cultura, e di quella artificiosa organizazione di bisogni e d'industria, per cui tante distano le società incivilitte delle rozze ed isolate dei selvaggi poiché per essere merce universale forza é che sia accettata dentro e fuori allo stess*

[2] *Say, TEP*, 5ème édition, p. 4.

[3] *Verri, P. Meditazioni sulla economia politica* in scrittori classici italiani economisti, Tome XV, Pietro Custodi, 1804, p. 33-34.

On retrouve dans cette autre citation de Say la même approche. La valeur est mesurée par la quantité que l'on consent à donner en échange : " *La valeur de chaque chose est arbitraire et vague tant qu'elle n'est pas reconnue. Le possesseur de cette chose pourrait l'estimer très haut sans être plus riche. Mais du moment que d'autres personnes consentent à donner en échange pour l'acquérir, d'autres choses pourvues de valeur de leur côté, la quantité de ces dernières que l'on consent à donner, est la mesure de la valeur de la première ; car on consent à en donner d'autant plus, que celle-ci vaut davantage* " [1]

SAY, VERRI ET LA LOI DES DEBOUCHES.

Le plus surprenant dans l'influence que Verri a exercée sur J.B. Say porte sur ce qui est considéré comme son apport majeur à la théorie économique : la loi des débouchés.[2]

Analysant le rôle de la monnaie et son impact sur les prix lorsque sa quantité varie, Verri est amené à formuler ce qui peut être considéré comme le point de départ pour la formulation de la loi des débouchés. Il écrit : " *Ho detto che accrescendosi le compre tendono proporzionatamente ad accrescersi i venditori e i riproduttori in uno Stato ", perché quanto piu compratori vi sono, tanto cresce l'utile d'essere venditore, e tanto più si molteplicano i riproduttori quanto piu s'accrescono i venditori.* "[3] La formulation que donne Verri est si proche de celle que Say adoptera pour formuler sa loi qu'il perçoit bien que l'on peut inverser sa proposition et dire que si l'achat crée la vente la vente crée l'achat. Ce qui l'amène à préciser : *(*Nous traduisons ici l'ensemble du passage en indiquant en gras la seule traduction du texte cité dans l'original italien) : " *En fait comme je l'ai déjà indiqué au paragraphe 3, à mesure que dans une nation*

---

[1] *Say, TEP*, 5ème édition, p. 2.

[2] J.A.Schumpeter, *Histoire de l'Analyse Economique*, vol II, p 335 : « *Alors on en revient à cela. Un homme du nom de J.B. Say avait découvert un théorème d'un intérêt considérable d'un point de vue théorique, qui, bien qu'il se rattachât à la tradition de Cantillon et de Turgot, était nouveau en ce sens qu'il n'avait jamais été énoncé si explicitement. C'est à peine s'il comprit lui-même sa découverte ; et non seulement il l'exprima de façon incorrecte, mais aussi il l'utilisa mal à propos pour ce qui l'intéressait réellement. Un autre homme du nom de Ricardo en comprit la signification parce qu'elle s'accordait avec des considérations auxquelles il avait pensé dans son analyse du commerce international, mais lui aussi en fit un usage illégitime. La plupart des gens ne la comprirent pas, certains aimant, d'autres n'aimant pas ce qu'ils en avaient fait* ». p. 334-335.

[3] *Verri, op. cit.* p. 200. *Ho detto che accrescendosi le compre tendono proporzionatamente ad accrescersi i venditori e i riproduttori in uno Stato ", perché quanto piu compratori vi sono, tanto cresce l'utile d'essere venditore, e tanto più si molteplicano i riproduttori quanto piu s'accrescono i venditori.*

la quantité de monnaie augmente d'une façon générale, chaque citoyen dilate la sphère de ses besoins : il commence à penser à de nouvelles commodités, à mesure qu'augmente la possibilité de les satisfaire. Plus la marchandise universelle en possession de chacun augmente, et plus augmente et d'autant naturellement les achats et le désir de faire ; d'où il convient que pour chaque achat on divise la marchandise universelle, et qu'elle suffise pour tout. Voilà comment il se fait qu'en augmentant la quantité totale de monnaie, si cela se produit graduellement et en se répartissant sur beaucoup de personnes, alors les prix des choses n'augmentent pas, pas plus que la valeur de la monnaie.ne diminue, parce qu'en augmentant la stimulation d'utiliser plus de marchandises particulières proportionnellement à l'accroissement de la marchandise universelle, les offres de chaque marchandise particulière s'accroissent proportionnellement. ***J'ai dit que : " Dans le même temps où les achats augmentent, les vendeurs et les reproducteurs tendent à augmenter proportionnellement dans un Etat " parce que plus il y a d'acheteurs et plus augmente l'utilité d'être vendeur et les reproducteurs augmentent d'autant plus que les vendeurs augmentent. Mais cette théorie ne peut pas être entendue dans l'autre sens, et celui qui dirait " quand dans un Etat les vendeurs augmentent, alors les acheteurs doivent augmenter " dirait une chose qui n'est pas juste.*** *En augmentant le nombre des acheteurs, l'intérêt d'être vendeur augmente ; mais en augmentant le nombre des vendeurs l'intérêt d'être acheteur n'augmente pas de la même façon . On produit et on trafique d'une marchandise parce qu'elle est très recherchée et elle est d'autant plus produite et commercée qu'elle est plus demandée ; mais une marchandise n'est pas plus demandée parce que ceux qui la produisent et qui la vendent augmentent.*

" Ma non potrebbe questa teoria prendersi al rovescio, e chi dicesse " quando in uno Stato s'accrescono i venditori debbonsi in quello accrescere i compratori " direbbe parole che non contengono un idea esaminata " [1]

---

[1] Verri, op. cit. p. 200 *Ma non potrebbe questa teoria prendersi al rovescio, e chi dicesse " quando in uno Stato s'accrescono i venditori debbonsi in quello accrescere i compratori " direbbe parole che non contengono un idea esaminata*. Nous traduisons ici l'ensemble du passage en indiquant en gras la seule traduction du texte cité dans l'original italien : « *En fait comme je l'ai déjà indiqué au paragraphe 3, à mesure que dans une nation la quantité de monnaie augmente d'une façon générale, chaque citoyen dilate la sphère de ses besoins : il commence à penser à de nouvelles commodités, à mesure qu'augmente la possibilité de les satisfaire. Plus la marchandise universelle en possession de chacun augmente, et plus augmente et d'autant naturellement les achats et le désir de faire ; d'où il convient que pour chaque achat on divise la marchandise universelle, et qu'elle suffise pour tout. Voilà comment il se fait qu'en augmentant la quantité totale de monnaie, si cela se produit graduellement et en se répartissant sur beaucoup de personnes, alors les prix des choses n'augmentent pas, pas plus que la valeur de la monnaie.ne diminue, parce qu'en augmentant la stimulation d'utiliser plus de marchandises particulières proportionnellement à l'accroissement de la marchandise universelle, les offres de chaque marchandise particulière s'accroissent proportionnellement.* ***J'ai dit que : " Dans le même temps où les achats augmentent, les vendeurs et les reproducteurs tendent à augmenter***

Verri déclare explicitement que sa formulation, selon laquelle si les acheteurs augmentent les vendeurs doivent augmenter proportionnellement, doit être entendue dans un sens mais que la réciproque n'est pas vraie. Say innove sur le plan théorique en poussant jusqu'au bout la logique initiée par Verri en indiquant que la vente crée l'achat. ,si les vendeurs augmentent les acheteurs doivent augmenter proportionnellement.Précisons tout de même, ce qui renforce notre hypothèse, que Say n' a pas vu l'importance ni sans doute le sens exact et la portée de ce qu'il avait écrit dans sa première édition du Traité, il voulait comme Verri et plus encore souligner qu'il ne saurait y avoir de limites à l'accroissement de la production dès lors que l'on laisse agir les lois de l'économie politique..Il faudra l'intervention de Ricardo et son interprétation de la loi de Say pour que celui-ci se rende compte de l'importance de celle-ci.

Pietro Verri en développant ce que l'on peut décrire comme la dynamique interne d'une économie de marché est amené à insister sur le mouvement réciproque d'entraînement qui existe entre acheteurs et vendeurs. Les termes d'acheteur et de vendeur ici recouvrent aussi bien la vente des produits manufacturés ou agricoles que celle des différents facteurs de production. La production est donc appréhendée par Verri comme un échange général entre les différents producteurs. Il écrit : "Si le nombre des vendeurs augmente, tout le reste étant égal par ailleurs, l'abondance augmentera et le prix baissera ; si le nombre des acheteurs augmente, tout le reste étant égal par ailleurs, alors le besoin augmentera et le prix ira en augmentant.
. [1]

Verri ne se contente pas de formuler une relation banale entre l'offre et la demande dans la formation du prix, il y ajoute le fait que l'augmentation de l'offre augmente l'abondance et celle des achats augmente le besoin. Plus loin il précise (p. 2O9)p 209 [2]

---

proportionnellement dans un état " parce que plus il y a d'acheteurs et plus augmente l'utilité d'être vendeur et les reproducteurs augmentent d'autant plus que les vendeurs augmentent. Mais cette théorie ne peut pas être entendue dans l'autre sens, et celui qui dirait " quand dans un état les vendeurs augmentent, alors les acheteurs doivent augmenter " dirait une chose qui n'est pas juste. *En augmentant le nombre des acheteurs, l'intérêt d'être vendeur augmente ; mais en augmentant le nombre des vendeurs l'intérêt d'être acheteur n'augmente pas de la même façon . On produit et on trafique d'une marchandise parce qu'elle est très recherchée et elle est d'autant plus produite et commercée qu'elle est plus demandée ; mais une marchandise n'est pas plus demandée parce que ceux qui la produisent et qui la vendent augmentent.* »

[1] *Verri, Pietro, op. cit.* p. 204 *Crescassi il numero dei venditori, tutto il resto uguale, l'abbondanza crescera, e il prezzo andera ribbassando ; crescassi il numero dei compratori, tutto il resto uguale, e il bisogno crescera e il prezzo andera accrescendo* " Si le nombre des vendeurs augmente, tout le reste étant égal par ailleurs, l'abondance augmentera et le prix baissera ; si le nombre des acheteurs augmente, tout le reste étant égal par ailleurs, alors le besoin augmentera et le prix ira en augmentant.

[2] Verri, op. cit. p. 209 *Ogni nazione é naturalmente composta di venditori, e compratori. Ogni*

Dans ce passage on voit à quel point la formulation de Verri a pu conduire à celle de J.B. Say. Verri écrit : " *Chaque vendeur d'une marchandise est ou doit être acheteur ", ce qui nous rapproche de la formulation de Say lorsqu'il écrit dans la première édition du Traité : " Ce que je viens de dire d'un seul homme industrieux peut se dire de cent mille. Leur nation leur offrira d'autant plus de débouchés qu'elle peut payer plus de choses, et elle peut payer plus de choses à proportion de ce qu'elle en produit d'avantage. L'argent ne remplit qu'un office passager dans ce double échange. Les échanges terminés, il se trouve qu'on a payé des produits avec des produits* "[1] Cette formulation de J.B. Say, nous en retrouvons encore l'expression chez Verri *(p 246 Abbiamo osservato come il prezzo delle merci é in ragion diretta dei compratori e inversa dei venditori. Osserviamo presentemente come debba misurarsi il prezzo del denaro. **Se il commercio altro non é che la permutazione d'una cosa coll'altra,** e se l'abbondanza delle ricerche, e la scarsezza delle offerte formano il prezzo, ne verra in conseguenza che il prezzo della merce universale sarà in ragion inversa dei compratori, e diretta dei venditori.rsa dei venditori. Osserviamo (....)L'abbondanza addunque della merce universale esclude direttamente l'abbondanza di tutte le merci particolari, e quanto é da temersi la penuria delle merci particolari in uno Stato, altrettanto lo é la troppa abbondanza della merce universale* [2]

Ce qui est interessant dans ce passage c'est la caractérisation par Verri du commerce comme permutation d'une chose avec une autre ce qui est très exactement la même idée que Say utilise lorsqu'il écrit : " *Les échanges terminés, il se trouve qu'on a payé des produits avec des produits* " Son apport personnel consiste ici à préciser que l"argent ne remplit qu'un office passager dans ce double échange. Mais il est juste de dire aussi que J.B. Say va plus loin que Verri en tirant une conclusion qui concerne la dynamique de la croissance en écrivant que " *En conséquence quand une nation a trop de produits dans un genre, le moyen de les écouler est d'en créer d'un autre genre* ". [3]

---

venditore d'una merce é e debb'essere compratore delle merci che consuma, anzi perciò ogni uomo é venditore perché debb'essere compratoredelle merci che consuma ; essendo che senza un bisogno l'uomo non si scuote dall'indolrenza, ne si pone al lavoro o al traffico se non per cercare i mezzi di procurarsi le consumazioni proprie.La riproduzione che si consuma nelleo Stato, impedisce le perdite ; una consumazione che non si riproduce fa perdere ; una riproduzione che non si consuma, e si trasmette fa guadagnare."

[1] *Say, TEP*, Première édition, p. 154.

[2] *Verri, P. op. cit.* p. 246 " Nous avons observé comment le prix des marchandises est en raison directe des acheteurs et inverse des vendeurs. Observons à présent comment doit se mesurer le prix de la monnaie. Si le commerce n'est rien d'autre que la permutation d'une chose avec l'autre, et si l'abondance des recherches, et la rareté des offres formenbt le prix, il viendra en conséquence que le prix de la marchandise universelle sera en raison inverse des acheteurs, et directe des vendeurs.

[3] Say, TEP, Première édition, p. 154.

Si J.B. Say formule ainsi le problème, c'est d'abord parce qu'il cherche à combattre le préjugé courant chez les marchands et les hommes de son temps pour qui la richesse se trouve dans la monnaie. Et c'est en partant de cette préoccupation qu'il est amené à aller plus loin qu'il n'en a directement conscience et à formuler ce qui constitue les premiers éléments de la future loi des débouchés On trouve encore d'autres passages qui vont dans le sens de cette influence de Verri lorsque Say par exemple toujours à propos des débouchés reprend la même idée de dynamique de croissance :" *La première conséquence que l'on peut tirer de cette importante vérité, c'est que, dans tout Etat, plus les producteurs sont nombreux et les productions multiples, et plus les débouchés sont faciles, variés et vastes*.[1] Il faut insister ici sur le fait que la dynamique qui sous-tend l'analyse est empruntée à Pietro Verri comme les citations que nous avons données le démontrent.

VALEUR ET UTILITE

"Avant Smith, on avait avancé plusieurs fois des principes très vrais (2). Quesnay, dans l'Encyclopédie, article grain, avait dit que " les denrées qui peuvent se vendre doivent toujours être regardées indifféremment comme richesses pécuniaires, et comme richesse réelle, dont les sujets peuvent user comme il leur convient). Voilà la valeur échangeable de Smith. Verri avait dit (chapître 3) que la reproduction n'était autre chose qu'une reproduction de valeurs, et que la valeur des choses était la richesse. Galiani, ainsi que nous l'avons vu plus haut, avait dit que le travail était la source de toute valeur ; mais Smith s'est rendu propres ces idées en les liant, comme on voit, à tous les autres phénomènes et en les prouvant par leurs conséquences mêmes.[2]

Ce que cet ouvrage [3]*a de singulier, c'est qu'on y trouve quelques-uns des fondements de la doctrine de Smith, et entre autres que le travail est seul créateur de la valeur des choses, c'est-à-dire des richesses ; principe qui n'est pas rigoureusement vrai ; comme on le verra dans cet ouvrage, mais qui, poussé jusqu'a ses dernières conséquences, aurait pu mettre Galiani sur la voie de la découverte et d'expliquer complètement le phénomène de la production*[4]

Cette note de JB.Say si on la lit avec attention nous donne la clé de la formation de sa conception générale.Ceci tant du point de vue de la façon dont il se situe par rapport à Smith que par rapport aux physiocrates. Dans toute cette partie des préliminaires, qui figurent dés la 5° édition et dans la 6°, il situe précisément son apport et tente une évaluation critique des différents auteurs. C'est dans cette analyse

---

[1]Say,TEP 5° édition, p 182.
[2] TEP, 5ème, p. lxj.
[3]*Galiani,* "*Della Moneta*",Bari laterza, 1915
[4]Tep, 5°, liv, préliminaires

que vient cette note où il commet une double bévue, bévue sur la conception de Smith sur la valeur et bévue sur celle de Galiani.

Il écrit à propos des "erreurs " de Smith " Ce que cet ouvrage (celui de Galiani NDA) a de singulier, c'est qu'on y trouve quelques-uns des fondements de la doctrine de Smith, et entre autres que le travail est seul créateur de la valeur des choses, c'est à dire des richesses"[1]. Say ne voit ici chez Smith que la seule théorie de la valeur travail [2], il fait remonter cette définition à Galiani. Cette filiation est à un double titre étonnante d'une part elle ne correspond pas du tout au texte de Galiani et d'autre part Say lit et comprend parfaitement l'italien, il cite d'ailleurs l'original de Galiani et non une traduction.[3]

Quoiqu'il en soit de cette double bévue de Say et des raison qui l'ont poussé, parmi lesquelles on peut proposer celle de la pression de sa propre vision qui lui donne une lecture biaisée des textes, ce qui nous importe ici c'est que partant de cette fausse lecture de Smith et de Galiani il arrive à formuler sa propre vision . C'est ici qu'il va prendre appui sur un autre auteur qui n'est pas mentionné par lui sur ce point, en tout cas pas de façon explicite nous voulons parler bien sur de Pietro Verri. Ce que nous savons de Say à travers nos propres lecture et la connaissance de sa vie ne, nous permet pas de penser à une quelconque vanité d'auteur ou oubli volontaire de sa part, bien au contraire, nous penchons plutôt pour l'interprétation selon laquelle sa propre vision tend à déformer la lecture qu'il opère de Smith/Galiani mais aussi nous le verrons plus loin de Verri, et pourtant nous pouvons dire que Say est sans doute un des tout premiers à citer abondamment les auteurs qu'il utilise contrairement à l'habitude de l'époque.

---

[1]Say, TEP, 6° édition ,calmann-lévy,p 21

[2]Voir sur ce point K.Pribram *Histoire de la Pensée Economique,* Economica, paris, p 129-130 et J.A.Schumpeter, *Histoire de l'analyse économique*, Gallimard, Paris, p 267_°268 et p 432-438

[3]TEP, 6°édit,p 21 (note)La lecture du chapître 2 livre I de *DELLA MONETA*, BARI, Laterza, 1915, p 25 à 45 ne laisse que peu de place à une interprétation ausssi unilatérale Galiani écrit : "*Perciò si potrà dire che la stima, o sia il valore, é un idea di proporzione tra il possesso d'una cosa e quello d'un altra nel concetto d'un uomo*"p 27 ; "*Il valore é una ragione, e questa composta da due ragioni, che con questi nomi esprimo : d'utilità e rarità , , Io chiamo rarità' la proporzione che é fra la quantità d'una cosa e l'uso che ne é fatto*" p 28 ; et ensuite Galiani définit bien une certain type de produit comme ne possédant q'une valeur travail (ceux sans doute que Say dénomme les richesses sociales et qui sont les seules auxquelles s'interresse l'économie politique et Galiani écrit : "*Entro a dire della fatica, la quale non solo in tuttte le opere che sono intieramente dell'arte, comme le pitture, sculture, intagli, ecc, ma anche in molti corpi, come sono i minerali, i sassi, le piante spontanee delle selve, ecc, é l'unica che dà valore alla cosa*"p 38, mais c'est aussi pour ajouter immédiatement que ce travail de l'homme cette "fatica" s'évalue de la même façon que posée au départ : " *io stimo che il valore de'i talenti degli uommini s'apprezzi in quella stessissima guisa che si fà di quello delle cose inanimate, e che sopra i medesimi principi di rarità e utilità*"p 38 Cette interprétation de Say apparaît d'autant plus curieuse que l'analyse de Galiani allait bien plu s dans le sens de ce qu'il voulait expliquer.

Sa propre vision celle qu'il cherche à prouver, considére la production et l'ensemble de l'activité économique comme une immense permutation de valeurs, comme une immense circulation .Il considére la production et l'échange comme un seul et même processus unitaire qui lui impose de trouver une définition de la valeur qui élimine toutes les difficultés logiques .Or la définition de la valeur qu'il attribue faussement à Smith et à Galiani ne lui permet pas de considérer l'ensemble des actes économiques comme productifs et ne lui permet pas de fonder clairement une analyse de la distribution des richesses, de la répartition des revenus. La distinction de Smith entre *productif* et *improductif* tout comme celle des physiocrates entre travail agricole productif et travail industriel improductif lui semble fausse et s'il indique que Smith a fait sur ce point un progrès par rapport aux physiocrates, on doit créditer Verri d'avoir fait cette critique bien avant Smith ; le livre de Verri figurait dans la librairy de Smith. Il lui faut une théorie de la valeur qui permette de caractériser tous les actes de productifs, que ceux -ci donnent lieu à la réalisation de biens matériels ou immatériels la définition de Smith introduit à cet égard des difficultés, il va trouver la réponse chez Verri.Il trouve chez ce dernier non seulement une définition du commerce comme transport des marchandises ce qu'il considére comme un progrès , il l'indique dans le Traité dés la première édition mais aussi il va utilise la définition de Verri de la valeur qui est celle-là même de Galiani ! la valeur comme utilité et rareté !.

LE COMMERCE COMME TRANSPORT

L'enjeu de la définition du commerce comme transport pour J.B.Say doit être précisé.Ce passage apparaît souvent au lecteur comme d'une grande banalité et c'est sans doute ce qui fait que personne ne s'est jamais véritablement intéressé jusqu'ici à l'auteur que Say cite à l'appui de sa démonstration : Pietro Verri. La notion de *transport* il faut l'entendre ici dans le sens large de rapprocher de façon générale les acheteur des vendeurs et pas seulement dans le sens géographique. Elle permet à Say de donner à toute activité commerclale, ou liée au processus de la distribution et de la commercialisation des marchandises, un rôle productif. A partir de là la distinction Smithienne entre travail productif et travail improductif était éliminée. Mais pour fonder et prouver que cette distinction était fausse il fallait aussi disposer d'une définition de la valeur qui permette de fonder en logique la cohérence des rapports entre toutes les activités économiques et plus loin encore les répartition des richesses, des revenus entre les différents acteurs. La définition du fondement de la valeur comme valeur utilité lui permet de lier en un tout cohérent toutes les parties de l'activité économique

Pour établir cette "vérité" J.Say commence d'abord par définir la production des richesses qui n'est pas "*une création de matière*" *mais une création d'utilité* ".La production est donc d'abord une production d'utilité. Dés lors toutes les difficultés quand à la répartition des revenus disparaissent avec l'abolitioin de la distinction du productif et de l'improductif ,.de ce qui est matériel ou immatériel. Enfin Jb.Say peut se satisfaire d'une définition de la valeur à partir de la seule utilité en abandonnant la rareté. On peut en trouver la raison dans plusieurs éléments. Tout d'abord il s'oppose

fermement à l'utilisation systématique de "l'esprit de géométrie"[1] et à l'utilisation des mathématiques en particulier toute formulation qui lui semble trop rigide et trop formelle est écartée de même que toute problématique clairement reliée à la notion d'équilibre général. Sa conviction profonde sur le plan méthodologique est que la connaissance scientifique ne peut progresser en économie qu'à partir de l'observation et de l'expérience. Son modèle de référence est celui de Cabanis tel qu'il est défini dans les révolutions de la médecine.

Rappelons ici brièvement ce que sont les éléments de la définition de la valeur utilité par Say .[2].Pour J.B. Say un bien économique est un bien qui a une valeur sociale, qui est une richesse sociale, donc qui est produit et qui n'est pas disponible sans coût. La valeur échangeable de choses est pour lui une valeur utilité et celle-ci est mesurée par le prix que celui-ci soit exprimé en monnaie ou bien en toute autre marchandise. On peut ici se demander pourquoi Say ne reprend pas purement et simplement les définitions que A.Smith donne de la valeur d'échange. Il y a un faisceau d'éléments qui convergent chez lui pour lui refuser d'entrer dans la définition de Smith. Dont nous avons vu qu'il la lisait de façon fausse puisqu'il réduit celle-ci à la seule valeur-travail. Tout d'abord son objectif dans son Traité, comme il le répétera à de nombreuses reprises est de clarifier toutes les confusions que Smith peut avoir laissé subsister dans son ouvrage or il est clair pour nous aujourd'hui que la définition que Smith donne de la valeur prête à interprétations divergentes. Mais dans la lecture que Say en fait celle-ci heurte plus profondément chez lui au moins trois champs distincts. Tout d'abord elle conduit à dénier aux activités commerciales toute valeur productive et partant toute valeur sociale aux yeux de Say. Or toute sa famille et sa formation de commis de sociétés commerciales devait être reniée en outre toute son expérience de première main de ce qu'est le commerce et de comment il est lié à l'ensemble des autres activités comment il les sert s'élève contre cette vision et enfin aussi tous se liens et ses relations tant familiales que professionnels sont celles avec les Girondins et les financiers Genevois qu'il ne reniera jamais.. Il écrit : " *Le courtier rapproche les vendeurs des acheteurs, le banquier, le changiste, fournissent des monnaies de change, payables dans d'autres lieux que ceux où l'on est, où, des monnaies étrangères nécessaires pour payer le prix des achats (...) Tous font le commerce*"[3]

En outre sa tradition est celle des protestants, ceux-ci sont liés aux métiers d'argent la tempête révolutionnaire de 1789 qu'il a vécu directement et aux premières loges lui a fait voir comment les fonctions des uns et des autres pouvaient être utilisées pour éliminer les ennemis politiques ainsi de toutes les campagnes contre les

---

[1]Voir : "*L'économie politique en France au XIX° siècle*" sous la direction de Y.Breton, M.Luftalla", p390,Economica, Paris 1991

[2]On trouvera une présentation très complète de ces propositions in "*L'économie politique en France au XIX° siècle*" sous la direction de Y.Breton, M.Luftalla", p24-31,Economica, Paris 1991

[3]TEP 1°, p 148

"agioteurs et les financiers" qui conduiront nombre de ses amis Girondins sur l'échafaud. Accepter la division de Smith c'était renier une filiation religieuse avec son milieu, intellectuelle avec Clavières, affective avec sa famille aussi mais encore c'était aller contre tout ce qu'il avait pu apprendre.à travers l'observation et son expérience.

La plupart des ouvrages en Français qui traitent encore de JB.Say font remonter l'origine de la valeur utilité chez lui à l'influence de Condillac (1715-1780) ou bien encore à Turgot .Nous avons de bonnes raisons de penser que bien plus que ces filiations la véritable origine de sa position en matière de théorie de la valeur se trouve chez l'auteur qu'il cite au tout début de la première édition du Traité et qu'il continuera de citer tout au long des rééditions et des ajouts se trouve être le Conte Pietro Verri. C'est le seul auteur pour lequel nous ayons la preuve formelle qu'il l'a lu avant la première édition du Traité.

Say Jean-Baptiste

-*Traité d'économie politique*, 1ère édition, 2 vol., Deterville, Paris, 1803.

-*Traité d'économie politique,* 2° édition entièrement refondue et augmentée par l'auteur, 2 Vol., A-A Renouard, Paris, 1814.

-*Traité d'économie politique*, 3° édition à laquelle se joint un épitomé des principes fondamentaux de l'économie politique, 2 Vol., Deterville, Paris, 1817.

-*Traité d'économie politique*, 4° édition, Rapilly, 1919.

-*Traité d'économie politique*, 5° édition augmentée d'un volume et à laquelle se trouvent joints un épitome des principes fondamentaux de l'économie politique et un index raisonné des matières, 3 vol., Rapilly, Paris, 1826.

-*Traité d'économie politique*, 6° édition publiée par Horace SAY, Guillaumin, Paris, 1841, réédité, préface de G. Tapinos; Calmann lévy, 1972.

-*Traité d'économie politique* , 7° édition précédée d'une notice biographique sur l'auteur par A.CLEMENT, Guillaumin, Paris, 1861.

VERRI Pietro

-*Meditazioni sulla economica politica*, Scrittori Classici Italiani Custodi, vol.16, 1784.

-*Dialogo sul Disordine delle Monete,* Scrittori Classici Italiani Custodi, vol.16, 1762.

-*Vari Opusculi di Economia publica*, Scrittori Classici Italiani Custodi, vol.16.

-*Méditations sur l'économie politique,* Delaunay, Paris, 1823.

Meditazioni sulla economica politica in " Opere filosofiche del conte Pietro Verri, Parigi, MDCCL XXXIV, presso C.L. Molini, rue Mignon,

J.A. Schumpeter, *Histoire de l'Analyse économique,* 2 volume, Gallimard, Paris,

Thomas Guggenheim, *Les théories monétaires pré-classiques*,Genève, Librairie Droz, 1978

Galiani, Ferdinando. *Della Moneta*,Bari laterza, 1915 et *De la Monnaie*, édition bilingue (français italien) édition et traduction sous la direction de A. Tiran, traduction revue par A. Machet, Economica, Paris, 2005.

K.Pribram *Histoire de la Pensée Economique*, Economica, Paris.

Y.Breton, M.Luftalla *L'économie politique en France au XIX° siècle,* sous la direction de ", p390,Economica, Paris 1991